

LE SPLEEN DE BARCELONE

recueil de poèmes en prose

d'après Tout sur ma mère de Pedro Almodovar

et Le Spleen de Paris de Charles Baudelaire

poèmes écrits par des élèves de Seconde

dans le cadre de

LYCEENS AU CINEMA

Classes de M. Butet

Lycée Murat à Issoire (63)

2009

Déjà

Une fraction de seconde. Une infime partie de l'éternité. Cependant, le temps semble s'étendre, s'étirant à l'infini comme s'il était élastique.

Je me souviens d'un des premiers livres que j'ai lus. La couverture était bleue et mauve. Je revois nettement les lettres noires qui s'alignaient les unes après les autres sur les illustrations multicolores.

Mes cheveux sont trempés, collés à mon visage. La route mouillée ressemble de plus en plus à un torrent. Il paraît qu'avant de mourir, tous nos souvenirs nous reviennent.

Je me rappelle une photo que ma mère m'a montré d'elle, jeune. Elle était belle, souriante, comme une jeune mariée. Il y avait une main sur son épaule, mais on ne voyait pas la personne à qui elle appartenait. La photo était déchirée. Mais je savais qu'il s'agissait de mon père. Il n'était peut être pas présent, mais mon présent se construisait autour de lui.

La douleur ne vient pas tout de suite. En réalité, je ne réalise même pas ce qui s'est passé. Sans même que je m'en rende compte, je me retrouve allongé sur le sol, le visage contre le goudron. Un moment s'écoule, pendant lequel je sens une goutte de sang glisser lentement le long de mon front et se mêler à la pluie sur mon visage. Puis, je vois ma mère courir vers moi au ralenti, sa silhouette se reflétant dans le miroir de l'eau. Le temps n'a pu rompre l'harmonie pétillante de sa démarche, ni l'élégance indestructible de son armature (Baudelaire : « Un Cheval de Race »). Les mots que j'aurais voulu prononcer se bloquent dans ma gorge. A la place, j'entends le cri de ma mère qui se répercute en écho autour de moi.

(Fanny P, 2de1)

Le désir de vivre

Tu étais là. Devant moi. Étendu sur le sol. Un monstre ferreux, si fort et puissant, venait de t'enlever la vie.

Je te revois partir pour l'ancre des morts, peu à peu avant de te perdre totalement. La souffrance me dévorait et m'envahissait de plus en plus.

A ce moment, moi seul(e) j'étais triste, inconcevablement triste (Baudelaire "Déjà !"). Ma vie ne sera plus que chagrin! La tienne restera à jamais incomplète!

Tu es parti sans même connaître celui qui te faisait poser tant de questions et à qui tu dédiais la moitié de tes pensées.

Maintenant, je reste seule avec ce recueil. Celui qui était si précieux à tes yeux. Celui où tu parlais de ceux qui t'entouraient.

Loin de moi, je sais que ton coeur continue de battre et prolonge une autre vie.

Mais la tienne est marquée dans ce carnet et le restera toujours tandis que ton coeur si important pour la terminer ne te fera jamais plus exister.

Et moi, ta mère, que vais-je faire?

(Caroline C, 2de9)

-Any where out of this life...

Je suis mort.

Cette vie est une déchirure que chaque seconde augmente. Un être qui manque pour comprendre ma vie et la sienne. Pas un mot- Mon âme serait-elle morte? (Baudelaire Any where out of the world) Je suis par terre. Il pleut. J'ai mal, je ne veux pas partir sans connaître la vérité. Je la vois, elle est belle. Elle me fait penser au quartier Montmartre, si beau, si mystérieux, là où nous serions allés nous balader, un jour... Elle pleure.

Alors, c'est cela la vie? Je n'ai jamais été pleinement heureux. Mais ce soir, je l'étais. Ce soir, j'allais enfin avoir les réponses que j'attends depuis si longtemps ! Qui est-il? Où est-il? Pourquoi n'est-il pas avec nous?

C'était mon cadeau d'anniversaire. Avec ma mère, nous allions au théâtre. "Un tramway nommé désir", c'est un joli titre. Elle avait joué dans cette pièce étant jeune. Avec mon père peut-être? Elle m'avait promis qu'elle me dirait tout après la pièce. Tout! Mais il y a eu ce choc. Cette voiture. Ce virage. Cet autographe que je souhaitais tant.

Une pluie forte, une rue sombre, un secret qui a détruit notre vie. Et un père ! Oui, un père. Un père que je ne connaîtrai jamais. Je me sens comme un tableau sans couleurs.
Je suis mort.

(Alice C. 2de1)

La solitude d'une mère

Je regarde fixement sans comprendre ce qui m'arrive.

Mon corps cède sous le poids de la douleur.

Mon cœur se brise, en mille morceaux, comme un vase volant en éclats.

L'enfant que j'ai mis au monde vient de perdre la vie sous mes yeux.

Crier, pleurer n'apaisent pas le déchirement que je ressens au fond de moi. La douleur est tellement intense ... Même si l'on m'enfonçait un poignard dans le cœur, elle serait moins grande !

La solitude m'envahit. C'est comme si j'avais perdu la vie.

Des idées de désespoir traversent mon esprit.

Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre.

(Baudelaire, « La solitude »).

Je n'aurais jamais dû lui offrir ces places.

Un sentiment de culpabilité me transperce. Une haine profonde envers moi-même naît.

Pourquoi est ce mon enfant qui git sur lachaussée ?

Pourquoi n'a-t-il pas le droit de voir le futur ?

Mon enfant était ma raison de vivre. N'est ce pas ainsi pour tous les parents ? Sans eux nos vies sont trop calmes comme un océan sans vagues.

Je suis à présente seule effondrée sous la pluie devant lui qui vient de perdre la vie.

Mais à cet instant précis, c'est comme si moi-même je n'étais plus en vie.

(Manon V, 2de1)

Les yeux des mères

Comment peut-on expliquer la mort d'un fils aux autres ?

Expliquer les raisons d'un drame. Ce n'est qu'un enfer terrestre pour une mère de raconter comment le cœur de son fils s'est arrêté de battre et comment le sien pleure.

Une mère ne devrait pas avoir à raconter ce drame.

Que dire quand son enfant est happé par une voiture puis par la mort ? Comment s'en remettre ...

Destinée tragique ! La Grande Faucheuse n'est que Cruauté.

Il est impossible de mettre des mots sensés sur cette maudite détresse ! Il est impossible de faire saisir cette solitude sordide !

D'ailleurs, il y a toujours dans le deuil d'une mère quelque chose qui manque, une absence d'harmonie qui la rend navrante. (Baudelaire - Les Veuves, XIII)

(Céline G. 2de9)

Seule

Manuela en avait assez d'attendre sous cette pluie tombant sur leurs têtes déjà trempées comme s'ils sortaient d'une piscine... Brusquement, Esteban court pour avoir une trace de cette femme, Huma. Mais elle ne le voit pas ; mais elle ne l'entend pas ; mais elle l'ignore. Puis elle part à bord de ce taxi qui va bien trop vite pour être suivi. Et pourtant Esteban la suit, il la suit, il court, court ...

* * * *

L'autre machine incontrôlable la percuta tel un missile. Manuela hurla, cria, courut, s'effondra : « Ne meurs pas ! Ne pars pas ! Ne m'abandonne pas ! T'en va pas ... » On n'entendait que pluie et sanglots sur l'asphalte ...

Que sera le monde avec une vie si pure qui meurt si soudainement dans un silence si long, ne se finissant plus ? Elle sait que le Démon fréquente volontiers les lieux humides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. [« XXIII La solitude »] Tellement peur d'être seule, plus aucune âme autour de soi.

Et du fond de sa mémoire, les cris d'autrefois lui reviennent. Son passé l'appelle.

(Floryanne C, 2de9)

Les dons du corps

Je la vois monter dans le taxi, elle se retourne et me regarde. Son regard dans le mien : comme il fait bon !

Non, Il fait nuit, il pleut, derrière elle je cours. Un élan ! Un envol ! Impact et envol. Je retombe, j'ai mal, j'ai froid comme un oiseau mouillé qui se serait fracassé sur un pare-brise. Il y a du bruit. Le visage de ma mère se brouille sous la pluie. Elle s'efface. Le visage crie, pleure.

Des hommes en blancs sont autour de lui. Mais ce corps est le mien ! Il est pâle et inerte. Que font-ils ? Ils prennent ce corps glacé, l'enveloppent, glissent le drap blanc sans visage dans l'ambulance.

La pluie a cessé, ce corps qui m'ignore se trouve sous les rayons d'un grand soleil blanc. Elle pleure toujours, les médecins lui parlent. Elle acquiesce. A quoi ?

Une glacière est maintenant posée à côté du corps. On coupe, je ne suis plus qu'organe et dans un sac en plus ! Il y fait froid, sombre. Des pas sous moi. Où vais-je ?

Ah Un hélicoptère. Moteur. Souffle. Des pas qui me balancent au rythme d'un escalier, j'avance avec eux. Enfin, plus de couvercle, de nouveau la lumière. J'ai toujours froid. Que font ces hommes autour de ce corps ?

Mon âme reste muette (Baudelaire ; Le spleen de Paris). Puis le néant comme un passage à autre chose, à un autre état.

Et cette chaleur ? Les mains des hommes ? Où suis-je maintenant ? Je suis dans le noir complet mais je perçois un bruit sourd et régulier comme une machine qui fonctionne bien ! De la lumière ! Et des médecins, encore. Ils sont penchés sur moi. Où suis-je ? Mais ce n'est pas mon corps ça ! " Bonjour monsieur ! Comment vous sentez-vous ? Félicitations, votre nouveau cœur marche très bien ! "

* * * * *

Maintenant Manuela est là, à l'attendre. L'autre doit sortir aujourd'hui, avec ... ce nouveau cœur. Le cœur de son fils. Voilà, Il sort... elle ne le regarde pas. C'est un étranger. Une femme l'attendait.

* * *

Manuela les laisse partir. Son fils l'attend ailleurs. Elle serre le carnet d'Esteban, au fond de sa poche. Elle écoute. Le carnet murmure...

Barcelone.

*

(Clara M, 2de1)

Le voyage

J'étais en gare depuis trois quarts d'heure Dans une gare immense comme les cieux Trois quarts d'heure qui me parurent une éternité. La gare était peinte en rouge, mais avec de petites imperfections sur les murs : à certains endroits la peinture avait dégouliné comme du sang d'un corps battu, brisé, et avait coagulé.

Il y avait beaucoup de personnes ce jour-là que je voyais déambuler tels des esprits en peine cherchant le repos. Une seule parmi elles retint mon attention : c'était une femme qui paraissait la plus perdue de toutes ces âmes naufragées des flots de la vie. Elle avait le visage marqué par de grands malheurs et les yeux rouges de souffrance, rouges d'avoir pleuré toutes les larmes de son cœur. Elle possédait aussi l'air de ces gens ayant tout perdu, engloutis dans l'obscurité, attendant une lumière, et sentant que cette lumière ne pourrait que les tirer vers le haut, vers le paradis et ses mille lumières.

Cette femme monta dans un de mes wagons et s'assit. Elle parut soudain se rappeler de quelque chose, et ce souvenir brusque l'affaiblit un peu plus, éteignant pour un temps toute lumière salvatrice.

Après mon départ de la gare, elle tombait parfois dans une étrange léthargie, étrange car elle ne paraissait ne se manifester qu'à certains moments. Par exemple, quand une femme lui parlait, une femme heureuse Lui rappelant peut-être certains moments de sa vie auxquels elle se serait raccrochée, mais qui eux s'éloignent, irrémédiablement. Un adolescent, passant dans le couloir, parut lui faire revivre un passé récent douloureux, et pour ne plus y replonger, la femme se tourna et se contenta de regarder le paysage durant le reste du voyage, fermant les rideaux du wagon à mes passages en gare, de peur de revoir surgir un fantôme de son passé en la personne d'un voyageur.

Elle paraissait donc s'être créé un vrai pays de Cocagne où tout est beau, riche, tranquille et honnête [Baudelaire « L'invitation au voyage » XVIII]. Après quelques temps, nous arrivâmes à Barcelone, ville des lumières, ville bouillante de vie, ville hors du temps. La femme garda les rideaux ouverts pour contempler la ville, les quais, puis, d'un air mélancolique, descendit. Elle sortit lentement de la gare, puis héla un taxi que je vis se diriger vers un quartier éloigné, presque à l'inverse du centre-ville.

(Julien B; 2de9)

A la fenêtre d'un taxi .

Tu as suivi une musique aussi douce que toi .La nuit emprisonne ton visage , obscure. A la recherche de mon père tu t'aventures dans un endroit malfamé , tu le cherches, comme chercherait une vipère dans le désert .Les lumières du taxi te laissent découvrir de nombreuses prostituées, cela te rappelle des souvenirs. Il y avait là des visages étranges d'hommes et de femmes marqués d'une beauté fatale , qu'il te se semblait avoir vus déjà à des époques et dans des pays dont il t'était impossible de te souvenir exactement , et qui t'inspiraient plutôt une sympathie fraternelle que cette crainte qui naît ordinairement à l'aspect de l'inconnu.(Baudelaire)

Et tu le cherches , tu le cherches désespérément . Ce soir-là , il fait froid , tu souffres , il y a de la boue. Des visages, présages de voyage, te dévisagent. Tu abandonnes, il ne sera pas ici ce soir.

Le taxi repart .

Maman, pourquoi n'as-tu pas fait ces recherches bien avant ? Les questions qui m'exaspèrent se succèdent en moi qui te regardes. Une porte t'enferme toujours dans ta souffrance ! Mais ne perds pas espoir. Lorsque tu te diras d'aller ailleurs , la chance frappera à ta porte.

Soudain, tu aperçois une querelle. Une prostituée se débattant, maladroitement, contre un homme. L'envie de lui venir en aide te prend. Tu la tires par le bras et reconnais son visage ensanglanté : Agrado !

C'est ici, maman, que commence ta nouvelle vie.

(Coralie Z, 2de1)

L'invitation à la vérité.

Le soleil commençait à se coucher quand, au théâtre, elle fit son entrée, au lendemain de son triomphe...

C'était Manuela, une jeune femme blonde au visage triste, sur lequel on lisait de sinistres blessures intimes.

Mais dès son arrivée, Nina, furieuse et trahie, tel un mari trompé, l'assomma de sa colère, éprise de jalousie : Manuela lui avait volé son rôle ! Huma aussi devenait méfiante. Un rôle appris si vite ?

Soupçonnée, accusée, Manuela leur confia la triste mort dont son fils fut victime. Elle était évidemment condamnée à une absolue solitude (Baudelaire, Les Veuves)

Huma, la femme aimée de Nina, attristée par cette tragédie, la pria de rester. Mais Manuela refusa, lui conseillant un ami d'autrefois, une femme authentique à présent.

(Manon G, 2de9)

Le Réel enterre l'Idéal

« Les personnes auxquelles je m'attache cesseront-elles un jour de partir loin de moi ? » s'interroge Manuela, le regard dirigé vers le cercueil emportant son amie Rosa sous terre. Les larmes témoignent de sa douleur, elles emplissent ses yeux bleus, tel un océan aux heures de marée haute.

Une souffrance silencieuse qui s'écoule en aval de son visage marqué d'un triste passé.

Un passé qui revient à elle ce jour là...

Tant d'années passées à vivre à l'écart, dans l'oubli de ce temps qui a bouleversé sa vie. Mais l'oubli n'est qu'un espoir, l'espérance de s'accorder une nouvelle vie. Les souvenirs sont en elle et se sont imprimés dans sa mémoire. C'est ainsi, pour chaque événement émouvant.

Et le voilà ce souvenir, ce bouleversement qui, se résumant à une seule et même personne, se dresse en haut des marches du cimetière, tel un revenant, témoin d'un passé qui n'a jamais cessé. Cet homme qu'elle a aimé, cette femme qu'elle a quittée : entre ces deux éléments pas de distinctions. Un Esteban devenu Lola.

Pour Manuela rien n'est évident. Elle s'aperçoit qu'elle avait quitté un homme qu'elle aimait pour en élever un autre. Un Esteban idéal...Ce dernier l'a quittée, elle. En somme, ajouté à d'autres problèmes, un ensemble de dissonances, de coupures, venues ternir cette mélodie qu'elle aurait voulu garder pour elle, comme tout le monde.

Le Temps et l'Amour l'ont marquée de leurs griffes et lui ont cruellement enseigné ce que chaque minute et chaque baiser emportent de jeunesse et de fraîcheur. (Baudelaire, Un cheval de race – XXXIX).

Voici à présent que le point de départ, cet amour interrompu, réapparaît. Elle était bien sûr revenue à Barcelone pour le trouver, l'informer de l'existence de son fils, mais nous ne sommes jamais assez bien préparés à ce genre de retrouvailles. Les mots se cherchent une place au milieu de cette voix tremblante, tracent leur chemin jusqu'aux oreilles de Lola. Puis la succession se fait, les larmes se laissent glisser...

Cette nouvelle qui, quelques temps plus tôt, aurait pu réjouir et emplir Lola de joie, plonge ces deux personnes, ces deux parents dans une douleur partagée.

Mais Lola aussi va mourir ... Comme Rosa...

Alors Manuela sent qu'une ultime rencontre est nécessaire, pour que l'enfant de ces deux-là échappe à la malédiction de l'Idéal.

(Camille S, 2de1)